Jean-Claude SCHMITT

Une réflexion nécessaire sur le document

Il est heureux qu'Arnold Esch ait choisi de nous parler de la transmission des documents et de nous en parler de la manière dont il l'a fait, avec, me semble-t-il, une bonne dose de provocation et d'ironie. Il n'ignore pas en effet que la réputation des historiens allemands est traditionnellement attachée au sérieux de leurs éditions de texte, dont le fleuron inégalé est l'impressionnante série des *Monumenta Germaniae Historica.* C'est bien sur le culte du document écrit que s'est construite la science historique allemande du XIX[e] siècle, sur le texte qui, une fois déclaré « authentique », pouvait être considéré comme la « source » d'où la « vérité historique » s'écoule d'elle-même, *wie es eigentlich gewesen*.

Or, les travaux d'Arnold Esch ouvrent les voies d'une critique de ces fausses évidences caractéristiques de l'histoire traditionnelle, et le sous-titre de son recueil d'articles, *Der Historiker und die Erfahrung vergangener Gegenwart,* n'est pas sans évoquer celui de Reinhard Koselleck, *Die vergangene Zukunft,* dont la place est centrale dans la réflexion historiographique allemande aujourd'hui. La question, dans les deux cas, est de savoir comment l'historien *présent,* peut saisir le passé en tant qu'il a été pour les contemporains un *présent* ouvert sur de possibles *futurs* qu'ils ne pouvaient prévoir, alors que le regard rétrospectif de l'historien risque de lui faire considérer le passé comme le point de départ d'une évolution univoque dont il serait lui-même l'aboutissement nécessaire.

De deux manières au moins, Arnold Esch enrichit ainsi la réflexion sur les rapports de l'histoire et du présent :

1. Par le regard critique qu'il pose sur la tradition documentaire, en affirmant, comme il vient de le faire, qu'il n'y a pas de *hasard* dans le degré de préservation ou de disparition de tel ou tel genre de documents – non seulement textuels, mais, ajouterais-je, iconographiques ou archéologiques – puisque leur transmission, tout autant que leur production initiale, n'est pas une fatalité, mais un « fait social » et mieux encore un « fait historique », chaque époque ajoutant ses propres raisons de préserver ou de détruire les documents qui lui ont été légués par le passé. Ce qui fait qu'il n'y a jamais, en dépit des apparences, de face-à-face direct de l'historien et du document. Même si le premier n'en a pas conscience, s'intercale entre eux toute l'histoire dense de la transmission *(Überlieferung)* dont la prise en compte

est nécessaire à la compréhension totale du document. Comme si la substance de celui-ci s'était au fil du temps imprégnée des aléas de la transmission, au point que les conditions de la transmission font désormais partie intégrante de la nature du document que l'historien a entre les mains. Voilà posé un point de méthode essentiel et le plus souvent négligé, ou mal traité par ceux, en Allemagne aussi, qui se contentent de rappeler l'histoire de leur documentation sans l'insérer véritablement dans leur problématique et leurs interprétations.

2. Dans son livre, intitulé justement *Zeitalter und Menschenalter*, Arnold Esch élargit plus encore son interrogation critique aux questions du temps et de la relativité de sa perception, ce par quoi il se situe pleinement dans la ligne de l'historiographie critique définie par Otto Gerhard Oexle. La perception du temps est relative tant pour pour l'historien qui construit une périodisation du temps historique *(Zeitalter)* que pour les hommes en tant qu'ils vivent l'écoulement du temps en fonction de leur âge, de leur espérance de vie ou de la succession des générations *(Menschenalter)*. Cette interrogation sur le temps et sa perception conduit pour finir Arnold Esch à poser la question de l'événement. Je suis sensible, là encore, à la reprise critique d'une question qui peut sembler traditionnelle, mais dont apparaît ici au contraire toute la pertinence pour nos problématiques actuelles.

Le titre de cet ultime essai est : *Der Historiker und die Erfahrung der Gegenwart*. L'événement dont il est question appartient à l'histoire toute récente, vécue par l'historien lui-même : c'est la chute du Mur, la *Wende* de 1989. Voici de toute évidence un grand événement, soudain, inattendu, imprévisible, précipité, irrépressible, irréversible, perçu d'emblée par les témoins, comme ce fut déjà le cas deux siècles plus tôt en 1789, comme une submersion du présent par l'irruption imprévue de l'Histoire.

Face à l'événement, l'historien s'interroge : l'histoire, nous demandons-nous, s'écrira-t-elle après la *Wende* comme elle s'est écrite avant elle ? La *Wende* est-elle, sera-t-elle reconnue comme la cause ou le révélateur d'un *tournant* dans l'historiographie allemande ? C'est une question importante, à laquelle Michael Borgolte a déjà consacré un volume en 1995, *Mittelalterforschung nach der Wende 1989*, et sur laquelle il est revenu l'année suivante dans un deuxième volume, *Sozialgeschichte des Mittelalters*, en comparant l'histoire sociale telle qu'elle s'est écrite entre 1945 et 1989 dans les deux Allemagne.

Cette question n'a pas été retenue en tant que telle par nos collègues aujourd'hui, mais il m'étonnerait fort qu'il n'y soit pas fait allusion pendant ces deux jours. D'autant plus qu'elle nous ramène directement au propos d'Otto Gerhard Oexle, qui a bien montré dans tous ses travaux l'interdépendance étroite de l'histoire politique et de la construction imaginaire et historiographique du Moyen Age en Allemagne durant les deux siècles écoulés.

Une date essentielle fut le *Zusammenbruch* – l'effondrement – de 1918, qui a radicalisé les deux voies opposées qui, dans la culture allemande, s'offraient à résoudre la « crise » de *l'Historismus* qui sévissait depuis le début du Reich *(die Krise des Historismus) :*

La première voie prétendait condamner la science, et particulièrement l'histoire comme science, au nom du primat de la vie, de l'élan créateur de la communauté *(Gemeinschaft)* libérée du carcan stérilisant de la *Gesellschaft,* pour reprendre la terminologie de Ferdinand Tönnies de 1887. C'est la voie qu'avait ouverte Nietzsche en 1874 et à laquelle Martin Heidegger fera plus tard écho.

L'autre voie, bientôt étouffée, était au contraire, pour ainsi dire, celle de la science au service de la vie : c'était la voie de la *Kulturwissenschaft,* qui avait ses racines dans *l'Aufklärung* et la philosophie de Kant et dont le manifeste, paru en 1919, est le texte célèbre de Max Weber, *Wissenschaft als Beruf.* A cette tradition appartiennent aussi les noms de Georg Simmel et d'Otto Hintze.

On sait ce qu'il advint de ce débat avec la faillite de la République de Weimar. En 1933, l'alternative a été tranchée au profit de la première solution. A cette « catastrophe », pour reprendre l'expression d'Otto Gerhard Oexle à propos de *l'Unheiljahr* – l'année funeste, la *Kulturwissenschaft* n'a pas survécu en Allemagne. En revanche, c'est une tradition analogue et même, à certains égards, apparentée, qui a continué de fleurir en France dans la ligne, sociologique puis historique, reliant Emile Durkheim à Marc Bloch en passant par Maurice Halbwachs, fin connaisseur de Max Weber. La *Kulturwissenschaft* s'est aussi partiellement exportée dans le monde anglo-saxon grâce à l'émigration juive allemande, et je pense ici principalement à Aby Warburg et ses disciples.

1945 en Allemagne de l'Ouest et peut-être plus encore 1989 ont en apparence réuni les conditions pour que se regroupent les *membra disjecta* de ce vaste héritage, avec les marques propres que chaque tradition nationale, en chemin, lui a imposées. Dans *Memoria als Kultur* de 1985, Otto Gerhard Oexle et ses disciples montrent effectivement la voie d'une « relève » actuelle de cette tradition composite, notamment en introduisant au cœur de la problématique historique le document iconographique et la question de l'imaginaire (je pense en particulier à la belle étude d'Andrea von Hülsen-Esch sur l'imaginaire et les images des juristes bolonais). Dans une autre recherche en cours, dont les prémisses viennent de paraître, Bernhard Jussen s'interroge sur « l'esthétisation de l'histoire », sur le sens historique de l'œuvre d'art en tant que telle, bien loin de la problématique pauvre de l'art reflet du social. Je pourrais multiplier les exemples.

Observateur passionné de la recherche allemande en train de se faire, je voudrais, pour introduire au débat, adresser à nos collègues allemands trois questions que les historiens français se posent à propos de l'histoire en Allemagne :

1. Si la *Kulturwissenschaft* est dans la tradition historiographique allemande celle qui a le mieux posé la question des rapports entre le présent et l'histoire, quelle est son influence réelle aujourd'hui parmi les médiévistes allemands ? Sa place vous semble-t-elle analogue à celle que les *Annales* occupent en France, ou bien est-elle beaucoup plus minoritaire et si oui va-t-elle le rester ?

2. Les conditions semblant réunies à l'Ouest dès 1945 pour que soit renoué le lien avec l'héritage de la *Kulturwissenschaft*, n'a-t-on pas au contraire assisté et pendant nombre d'années – mais jusqu'à quand et pourquoi ? – à une *continuité* des conceptions de l'« objectivisme » en histoire caractéristique du positivisme *im Zeichen des Historismus* du siècle passé ?

3. La *Wende*, dont Arnold Esch a perçu les effets probables sur l'historiographie allemande actuelle, ne doit-elle pas être aussi l'occasion de renouer au moins partiellement avec un autre héritage, qui ne saurait être occulté dans l'Allemagne actuelle sans bénéfice d'inventaire : celui d'une partie au moins de l'historiographie allemande de la RDA, pays où parurent des travaux, tels ceux de Bernhard Töpfer par exemple, qui ne se réduisent pas tous à une rhétorique marxiste mécaniste et opportuniste ? Quelle pourrait être la place faite à de telles influences ?